

264

48

nable, avant que les ordres de S. M. suédoise pussent parvenir au comte de Loewenhaupt, on différerait le coup jusqu'à la nuit du lundi au mardi 11 et 12 janvier. Mais un ordre donné hier au soir à tous les régiments des gardes de se tenir prêts à partir d'abord et cela sur le bruit que le comte de Loewenhaupt était en marche, conduisit sur le minute un si grand nombre de grenadiers chez la princesse et lui attira de leur part des persécutions si vives, entremêlées d'un découragement total, si elle s'y refusait, qu'elle a craint avec raison de perdre en un instant tout le fruit d'une volonté qui ne s'était point démentie. A deux heures et demie le principal était fait et à dix heures du matin tout a été consolidé par le serment que les troupes, la généralité, le clergé et le civil ont prêté d'une commune joie en reconnaissant madame la Princesse Elisabeth pour Impératrice de Toutes les Russies.

Le duplicata de la lettre que cette Princesse m'a fait demander d'envoyer incontinent par un exprès à M. le général de Loewenhaupt, vous instruira des autres détails. Vous saurez sans doute par ce que ce général mandera ou au roi de Suède, ou au comte de Gyllenberg que la Czarine sans attendre l'expédition de mon courrier en a fait dépêcher un ce matin à 4 heures au général Keith avec ordre de ne point attaquer les suédois, de donner part à leur chef de ce qui venait d'arriver et de lui déclarer en même temps que S. M. Czarienne espère que de son côté il se tiendra tranquille jusqu'à ce qu'il ait reçu des instructions ultérieures de sa cour.

N<sup>o</sup> 122. Le marquis de la Chéardé à M. Amelot.  
St. Pétersbourg, 7 décembre 1741.

Monsieur, tout détail qui n'eût point été apprécié ou prévenu ce que relativement au parti de madame la princesse Elisabeth comportaient les lettres que vous m'avez écrites le 6 novembre, eût été superflu. C'est ce qui m'a empêché de vous rapporter quelques circonstances qu'il est bon de vous rappeler aujourd'hui dès qu'elles ont eu leur application par les suites de la révolution qui vient de placer madame la princesse Elisabeth sur le trône.

Ln Dans la visite que j'eus l'honneur de lui faire dimanche dernier, je satisfis à l'empressement qu'elle avait que je lui remis les exemplaires russes imprimés du manifeste suédois que j'avais reçus. Sa joie après qu'elle l'eut lu, répondit à son impatience. Je m'en prévalus pour qu'en les gardant pour le dénouement, elle en fit faire en attendant plusieurs copies à la main et qu'elle les répandit parmi ceux qui lui étaient attachés, sans toutefois qu'ils tombassent dans l'inconvénient de s'en dessaisir, mais bien seulement de les communiquer. Cet avis fut goûté, on s'y est tenu, et les esprits préparés par là n'ont été que mieux affectés lorsque hier matin on a fait lire aux gardes assemblées

devant le palais de cette princesse les manifestes imprimés que la signature et l'empreinte du cachet du comte de Loewenhaupt consacraient encore davantage.

La persécution que madame la princesse Elisabeth essayait journellement de la part des grenadiers fit remettre ensuite sur le tapis ce qui avait été tant de fois discuté à cet égard, quoique je l'aie passé sous silence. L'objet trop essentiel de la conservation de cette princesse et le désir de distinguer des chefs qu'on ne pouvait me faire entrevoir, me firent opiner de nouveau pour qu'elle ne négligeât rien pour ralentir l'ardeur de ses partisans et pour qu'ils souscrivissent à donner le temps nécessaire pour prendre toutes les mesures que la prudence indiquerait. Mais voyant que cette princesse n'avait aucun repos, et que de l'agitation où elle se trouvait, résultait une incertitude dans laquelle elle flottait sans cesse, je me fixai à deux points principaux et me servis de toute la confiance dont elle a bien voulu m'honorer jusqu'ici pour la persuader. L'un d'intéresser sa gloire dans le concert préalable qu'il lui importait d'établir avec la France et par elle avec la Suède, ce concours de puissances si respectables ne pouvant que donner plus de poids aux résolutions qu'elle prendrait afin de faire partager par là à S. M. et à la Suède le mérite du succès, s'il était heureux. Vous verrez par la lettre que je joins ici, de ma lettre à M. de Mondamert, que madame la princesse Elisabeth qui avait approuvé du premier moment cette réflexion, y avait depuis entièrement concouru. L'autre point en renfermait deux: Celui de ranimer vivement le courage de cette princesse que je savais par le confident ne se pas également soutenir dans tous les instants, — et celui de pourvoir à sa sûreté de manière qu'en frappant, madame la princesse Elisabeth s'assurât et se défit de tous les ennemis déclarés de la France. Pour mieux remplir ce que le premier objet comportait, j'avoue que je forgeai l'argument que j'employai. Je fis connaître d'abord à madame la princesse Elisabeth que mon attachement pour elle ne souffrait pas que je lui dissimulasse que l'irrésolution dans certains cas pouvait avoir les suites les plus fâcheuses. Les raisons dont elle combattit mon sentiment, ne me laissèrent consulter alors que ce que le bien de son service exigeait. «Vous me forcez», lui dis-je, «à ne vous en rien cacher du danger que vous courez. Sachez, madame, que par les avis que j'ai de bien bon lieu, il est question de vous mettre dans un couvent, que vous y seriez déjà sans des circonstances qui en ont empêché; mais qu'il n'est que trop apparent que ce délai ne sera pas de longue durée. Que risquez-vous donc, votre entreprise ne réussissant même pas? D'éprouver peut-être quelques mois plus tôt le sort qui vous est destiné et auquel vous ne pouvez plus échapper par les mesures qui sont prises. La seule différence c'est qu'en ne faisant rien,

vous découragez vos amis, au lieu qu'en montrant votre courage vous conserverez des partisans que votre malheur ne rendrait que plus animés à le venger, en vous en tirant d'une manière ou d'une autre». Madame la princesse Elisabeth frappée de cet avenir, chercha à s'assurer avec moi de la circonstance que je lui rapportais, mes réponses la confirmèrent dans ce que j'avais avancé; elle me témoigna me savoir infiniment gré de ce qu'après l'avoir jusque-là ménagée, je faisais le contraire dans cet instant-là pour la mieux servir; qu'elle ne démentirait pas le sang de Pierre I, puisqu'on voulait la pousser à bout. Ce fut alors que pour embrasser le second objet je m'arrêtai de préférence à tout ce qui pouvait constater la sûreté de la princesse et en conséquence le fonds qu'on devait faire sur la fermeté et la fidélité que des soldats dénués de leurs officiers peuvent montrer, surtout lorsque leurs chefs survenant, leur présence peut facilement leur en imposer et les dissiper. Je vis avec satisfaction par tout ce qui me fut dit à ce sujet, que ces soldats pour être animés de l'esprit de liberté et de haine contre les étrangers, pour être d'ailleurs la plupart gentilshommes étaient capables de soutenir la résolution qu'ils avaient prise, et celle particulièrement en se passant de leurs officiers de leur tous ceux qui ne voudraient pas les suivre. J'insistai toutefois pour qu'on travaillât de plus en plus à se persuader de la solidité de cette résolution. «Si vous avez», ajoutai-je à la princesse, «pleinement lieu de vous en convaincre, vous ne devez point hésiter de vous fier à eux et de vous remettre totalement entre leurs mains. Cette confiance augmentera leur zèle. On régla que la princesse se couvrirait en dessous d'une cotte-maille pour parer à toute atteinte qui pourrait être faite à sa personne; elle n'en a cependant point fait usage. Il fut décidé aussi que le moment d'agir arrivé, elle se porterait aux casernes pour rassembler plus de monde; que de là elle irait en droiture au corps de garde du palais du Czar; que ce serait elle-même qui pour être sûre de la garde, l'animerait à la suivre, et que par la même raison que le succès en serait plus prompt; sa présence opérerait encore qu'il se rencontrerait moins de ces oppositions qui en forçant de répandre du sang, diminueraient et la satisfaction, et la gloire dont il fallait pour la princesse pour couronner cet ouvrage. Je fis remarquer que ces précautions n'étaient pas les seules à prendre; qu'il était par exemple de la plus haute importance que dès que le Czar, le prince de Brunswick et madame la Régente seraient enlevés, un détachement s'emparât des drapeaux des régiments des gardes qui sont toujours ici dans le palais du Souverain, et les portât chez la princesse, le respect extraordinaire que les soldats ont pour leurs drapeaux pouvant les amener, là où l'on aurait fait la faute de les laisser, comme les réunir auprès de madame la princesse Elisabeth;

qu'il importerait encore plus à la tranquillité, que ceux qui, par un dévouement trop servile pour le gouvernement étranger, étaient ennemis de la princesse et pourraient faire du mal par leur situation, fussent arrêtés au même instant qu'on saisisrait madame la Régente, et que les détachements pour cet effet partissent plus tôt ou plus tard. Ceux qu'il était naturel que je désignasse en partant de ce point, furent le comte d'Osterman, le feld-maréchal Munick, son fils, le baron de Mengden, le comte Golofkin, ministre du cabinet, et le grand-maréchal, ainsi que les personnes d'un plus bas étage qui étaient leurs créatures reconnues. J'étais combattu à l'égard du feld-maréchal Lascy par la considération qu'il mérite que l'on ait pour lui et par l'amour trop dangereux que les troupes lui portent. Il fut décidé que pour prendre un milieu, qu'aussitôt que le coup aurait été fait, la princesse enverrait quelqu'un chez lui pour l'inviter de se rendre auprès d'elle et de lui obéir, que s'il se présentait de bonne grâce, on en resterait là, que s'il faisait la moindre difficulté, la personne chargée de lui parler le ferait arrêter par les grenadiers qui l'aurait accompagnée à tout hasard et qui se seraient tenus cachés jusque-là; que l'on en userait finalement de même envers les principaux de cette monarchie qu'il serait utile de rassembler chez la princesse pour consolider la révolution. Tels furent les différents points auxquels on s'arrêta pour n'y plus revenir. La dépêche ci-jointe pour le roi vous instruira que chaque chose a été exactement exécutée comme elle avait été concertée, et que l'événement a pleinement justifié que l'asservissement des grands et de la noblesse sous le joug étranger et la méfiance qui les divise par trop de jalousie entre eux, donnent ici à la soldatesque la supériorité pour déterminer sûrement une révolution.

Les lettres du 6 novembre m'avaient fait prendre la résolution de pousser les éclaircissements plus loin avec le confident sur le parti de la princesse. Une particularité ajouta à l'impatience que j'avais de causer avec lui. Il y eut cour à l'ordinaire ce même lundi; je vis qu'après beaucoup d'allées et venues madame la Régente qui avait passé dans des chambres de retraite, y avait fait appeler la princesse Elisabeth, et que la physionomie de celle-ci en rentrant paraissait altérée de la conversation qu'elle venait d'avoir. Mon premier soin en revenant de leur heure chez moi, fut de faire avertir le confident de s'y rendre de nuit, mais il ne put y venir que le lendemain et même assez tard. Il m'apprit que la conversation entre les deux princesses avait tout entière roulé sur moi; que madame la Régente après m'avoir peint avec les couleurs les plus noires, m'avait attribué une infinité de choses que je suis trop peu à portée de faire, pour que la prévention de sa part n'en fût pas de plus en plus caractérisée; qu'elle avait témoigné être



Tournaï de la Couronne  
5 sept. 1800  
49

aussi résolue à demander au roi de me rappeler, mais craindre en même temps que m. le cardinal, par une suite de son équité naturelle, ne demandât préalablement que l'on voulût le convaincre de ce que l'on m'imputait, ce qui embarrasserait d'autant plus qu'on ne serait pas en état de fournir aucune preuve contre moi; que madame la Régente en s'autorisant de la sorte de tous les griefs qu'elle prétendait avoir à ma charge, avait insinué à madame la princesse Elisabeth qu'elle ne devrait plus recevoir chez elle un homme de mon caractère; que la princesse en marquant qu'elle pourrait me faire dire une ou deux fois qu'elle n'y était pas, avait fait sentir qu'elle ne serait pas à même cependant de me refuser sa porte une troisième fois, et comment par exemple elle aurait pu honnêtement le faire la veille, le hasard m'ayant fait arriver chez elle dans l'instant où elle descendait de son traîneau pour rentrer; que madame la Régente insistant de nouveau malgré ces raisons, la princesse lui avait répondu malicieusement: „Que ne suivez-vous une route plus simple, vous êtes la Régente et la maîtresse, ordonnez au comte d'Osterman de dire à m. de la Chétardie de ne plus venir dans ma maison“. Que madame la Régente ayant répliqué qu'elle s'en garderait bien, qu'il ne fallait point agacer gens de mon espèce ni leur donner visiblement des sujets de se plaindre, la princesse avait reparti que si m. d'Osterman étant premier ministre et ayant des ordres, n'osait pas faire semblable chose, elle oserait bien moins de l'entreprendre; que madame la Régente, blessée de cette résistance, avait pris alors un ton de hauteur, que la princesse avait à son tour relevé avec modération, mais ainsi qu'il lui convenait de le faire, et que c'était sur cela qu'elles s'étaient séparées avec la chaleur que j'avais remarquée. Satisfait d'un détail qui sans être fort intéressant, appréciait pourtant mes inquiétudes, je me ramenaï incontinent à ce qui pouvait donner une juste valeur au parti de madame la princesse Elisabeth. Les doutes que je montraï à mesure que le confident cherchait à me persuader, me développèrent insensiblement, mais d'une façon non équivoque, que le peuple et la soldatesque étaient les fondements du parti, et que ce ne pourrait être qu'après qu'ils auraient entamé l'affaire, pour ne pas dire qu'ils l'auraient achevée, que ceux d'un certain rang et les officiers qui étaient attachés à la princesse pourraient manifester leurs sentiments. Je ne cachai point au confident l'inconvénient qu'il n'y en eût pas du moins quelques-uns pour conduire la multitude; mais comme aux maux sans remède il faut choisir le moindre, et que la situation de la princesse ainsi que de la Russie était trop violente pour subsister, „tenons nous en donc“, lui dis-je, „à ce que nous avons réglé, et pour aider du moins ces braves grenadiers et travailler à la gloire de la princesse fixons le moment d'éclater pour que la Suède, sur ce qu'on représentera à Stockholm au nom du roi, agisse de son côté“.

Vous trouverez dans ma lettre à m. de Mondamert ce que le confident après une assez courte absence me rapporta en revenant le même soir chez moi. Les mesures que nous prîmes en conséquence furent suivies d'une représentation de sa part. C'était au sujet de l'épuisement où se trouvait la princesse et qui était tel qu'il ne lui restait pas trois cents roubles; qu'elle me priaï donc de faire un effort en sa faveur en attendant que j'eusse touché l'avance que le roi devait lui faire. Je m'étais sur cela arrangé avec lui pour rassembler sur mon crédit et par les amis de l'officier qui m'avait déjà prêté 2 mille ducats, la somme de deux mille roubles qu'on lui remettrait le lendemain à la brune à l'endroit accoutumé où nous nous faisons passer nos billets; mais cette précaution est devenue inutile, et je n'ai pas même été à la peine d'emprêter cet argent. Je pourrais d'autant moins me trouver dans la nécessité de le faire que madame la princesse Elisabeth en passant devant ma maison vers minuit et demi pour aller aux casernes, eut l'attention de me faire avertir qu'elle courrait à la gloire et qu'elle ne doutait point que je ne l'accompagnasse de mes vœux, puisqu'elle avait été enfin forcée de céder à la persécution. Elle m'envoya à trois heures du matin un frère naturel de la princesse de Hesse-Hombourg à qui, en se revêtissant de l'ordre de St. André, elle a conféré celui de Sainte Catherine qu'elle portait ci-devant et dont elle était grand-maître, elle l'envoya, dis-je, pour m'apprendre que tout avait eu un plein succès. A 6 heures il revint chargé de la part de cette princesse de me prier d'écrire en Suède et au comte de Loewenhaupt ce qui s'était passé et d'engager ce dernier à suspendre les opérations. Je marquai être prêt à me conformer aux ordres de la Princesse, que je soumettais cependant à son jugement, si en différant jusqu'au lendemain matin les circonstances si avantageuses du dénouement que je pourrais alors détailler, ne seraient pas propres à faire plus d'impression. Le même m. de Betzkoy ne tarda point à revenir pour m'instruire que la princesse souhaiterait que je ne perdisse pas un moment à dépêcher un courrier. Je me suis servi du domestique de m. de St. Sévérin que j'avais ici depuis quatre mois; un bas officier des gardes muni d'un ordre pour le général Keith, est parti avec lui pour l'accompagner jusqu'à la frontière. Je désire fort que vous trouviez dans ma lettre à m. de Loewenhaupt que je n'ai point excédé les bornes que j'ai dû me prescrire. Dix heures pas encore sonné quand madame la princesse Elisabeth m'a fait grâce de me faire savoir par le même commissionnaire, qu'elle pouvait avoir le plaisir de m'apprendre qu'elle était reconnue Souveraine de Toutes les Russies; que c'était en cette qualité qu'elle me faisait ses compliments, et me demandait mon avis sur ce qu'il y aurait

à faire à l'égard du fils du prince de Brunswick. Je lui fis dire que sa bonté naturelle et son amour pour la patrie devaient lui faire envisager du même oeil le présent et l'avenir; qu'on ne pouvait donc trop apporter de moyens pour effacer jusqu'aux traces du règne de Jean III; que c'était même par ce seul expédient qu'on garantirait la Russie dans un temps ou dans un autre des malheurs que les circonstances pourraient occasionner, et que l'exemple du faux Démétrius devait encore plus faire appréhender dans ce pays-ci. La Czarine voulant savoir sur les deux heures après-midi ce que je pensais sur les précautions à prendre sur la manière de laisser percer dans les pays étrangers la nouvelle de son avènement à la couronne. Je priai le comte Betzkoy de lui dire que j'estimais avantageux pour son service que les ministres étrangers qui se trouvent, ici ne pussent envoyer des courriers que lorsque les siens dans le dehors auraient pu donner la première nouvelle de ce qui s'est passé, attendu qu'ils pourraient mieux juger de l'impression qu'elle aurait faite dans les différentes cours au lieu qu'il leur serait peut-être difficile de le pénétrer, si on y était préparé sur leur notification. Je me servis de cette occasion pour témoigner à la Czarine mon empressement à aller la féliciter; qu'il le doit cependant à ce que mon respect pour sa personne exigeait et que ce ne serait que dans le moment qu'elle aurait la bonté de me fixer, non comme ministre, puisque mes fonctions se trouvaient de nouveau suspendues, mais comme courtisan, l'assurerais je de ma joie et d'un attachement respectueux dont je me flattais qu'elle n'avait aucun doute. M. de Betzkoy vint à 6 heures du soir m'avertir que la Czarine m'attendait. Je me rendis aussitôt à la cour. S. M. Czarine avait été trop agitée pour n'être pas dans une sorte de tourbillon. Aussi ce qu'elle me dit, fut-il occasionné par ce qui se disait successivement. Ce fut ainsi et de vivacité qu'elle me demanda: „Que diront à présent nos bons amis les anglais? Ils ont beau jeu pour maintenir la garantie qu'ils avaient donnée au fils du prince de Brunswick et qui a été le motif pour lequel on s'est enfin déterminé à ratifier le traité de Finck. Il y a un autre homme“, continua-t-elle, „que je suis curieuse de voir, c'est Botta; je crois à vous dire vrai qu'il sera un peu embarrassé; il a tort cependant, car il ne peut que me trouver fort disposée à lui donner trente mille hommes“. La Czarine eut la bonté dans un autre moment de me remercier des conseils que je lui avais donnés dans le cour de la journée, ainsi que de la lettre que j'avais écrite au comte de Loewenhaupt dont elle avait voulu que je lui envoyasse une copie qu'elle a gardée. Je me prévalus de ce qu'elle daignait rappeler pour lui marquer que j'espérais qu'elle me dispenserait de la règle à laquelle j'avais cru bon d'assujettir les ministres étrangers qui sont ici, qu'elle le devait du moins, tout ce qui avait le droit

de l'intéresser, ne pouvant qu'être infiniment agréable au roi et lui faire apprendre avec bien du plaisir la bonne nouvelle dont j'avais à l'informer. La Czarine me répondit: „Je suis très assurée que Sa Majesté prendra plus de part que qui ce soit à ce qui m'est arrivé d'heureux; je me propose de lui témoigner moi-même, combien je suis touchée de tout ce qu'elle a fait pour moi“. La Czarine donna d'abord ses ordres pour l'expédition des passeports nécessaires à mon courrier; elle me recommanda seulement de le faire partir secrètement.

C'est le chambellan prince Troubetzkoy que la Czarine a envoyé chez tous les ministres étrangers pour leur notifier son avènement à la couronne. J'étais à la cour lorsqu'il avait passé à ma porte; il me dit et me fit part au moment que j'en sortais du message dont il avait été chargé pour moi.

?  
Ll